

## « Scènes de la vie conjugale »

Isabelle Raynauld

Numéro 77, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27669ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Raynauld, I. (1995). Compte rendu de [« Scènes de la vie conjugale »]. *Jeu*, (77), 210–212.

## « Scènes de la vie conjugale »

Texte de Ingmar Bergman ; traduction : François Tassé. Mise en scène : Rita Russek ; metteur en scène assistant : Bernard Lavoie, assisté de Claire L'Heureux ; décor : Louise Campeau ; costumes : Daniel Fortin ; éclairages : Luc Prairie ; musique : Jacques Jobin. Avec Louise Marleau (Marianne) et Paul Savoie (Johann). Production du Théâtre Populaire du Québec, présentée à la Salle du Gesù du 21 au 30 septembre 1995 et en tournée du 2 octobre au 25 novembre 1995.

### De l'écran à la scène

Bergman a longtemps été metteur en scène de théâtre. Il a réalisé ses propres scénarios et a vu ses scénarios réalisés par d'autres. Avec l'adaptation théâtrale de *Scènes de la vie conjugale* (faite par Bergman pour la première fois en 1981), c'est un de ses films les plus violemment intimistes qui passe à la scène.

Sur scène, le décor est blanc, dépouillé, quotidien. La blancheur jaunâtre des lieux et de la lumière se déploie et semble flotter comme un drapeau de reddition, quand un camp implore la clémence de l'ennemi. Champ de bataille fait de moquette bourgeoise, d'un duvet, de draps pur coton, du lit conjugal où le territoire des amants-futurs-ennemis est palpable mais invisible. Comme une ligne frontalière sans démarcation, de façon quotidienne, permanente mais sans qu'il n'y paraisse, tant la vallée est

vaste et paisible, souvent peu surveillée. Puis on atteint soudain un poste douanier où les gardes se font visibles, vigilants. Le couple bute sur un sujet qui résiste, une protubérance émotive qui fait saillie dans le calme blanc de leur lit conjugal.

La mise en scène de Rita Russek est toute en subtilités. On sent à tout moment les tensions invisibles mais combien profondes qui parcourent cette blancheur du départ des *Scènes de la vie conjugale*. La pièce est montée comme un match de boxe verbal où chaque round est annoncé par les comédiens aux spectateurs. Entre chaque mouvement, les comédiens replacent leurs vêtements, changent des éléments du décor et communiquent directement avec la salle à la manière brechtienne. Puis, un nouveau round commence, on ne sait trop qui suivre, l'homme ou la femme, qui croire, avec lequel s'identifier. On navigue avec les personnages au rythme des secousses du temps, des incompréhensions et des attentes déçues, irréalistes. Le navire imaginaire penche parfois pour elle, parfois pour lui, mais dans ce genre de parcours il n'y a jamais de gagnant.

Le texte de *Scènes de la vie conjugale* est corrosif, proprement effrayant. Effrayant de cruauté, de vérité et de réalisme. Le rapport amoureux et surtout les rôles des amants dans cette ronde conjugale sont passés au peigne fin, examinés au microscope — disséqués même, mais sans saletés. Tout est propre (un peu trop d'ailleurs) dans cette maison où on replace les meubles, refait le lit, range la vaisselle après chaque scène pour que rien n'y paraisse. Et on recommence. À cet égard, la temporalité et la chaîne des événements nous importent moins que



Paul Savoie et Louise Marleau. Photo : Yves Richard.

l'atteinte du moment fort dans chaque round. La parole n'aide plus à communiquer mais à faire tourner les émotions et, comme la marée, à ressasser les sujets et à les projeter à tout moment au cœur du quotidien.

La mise en scène de Rita Russek exploite avec brio le côté incisif des doutes et des questions qui s'insinuent dans une conversation apparemment banale et la contaminent, lui font perdre son cours. Le quotidien de Marianne et de Johann est constamment sous surveillance et la

parole assure le maintien des rôles de chacun. On sent les personnages enfermés dans les rôles qu'ils se sont attribués, devenus incapables de se voir ou de se montrer *autre* à l'autre. Chacun est campé dans une façon d'être qui est déterminée par son contact avec l'autre. Les mots qu'ils échangent n'informent plus, ils scrutent, se faufilent, se travestissent pour tenter à tout moment de débusquer l'autre mais aussi de le redécouvrir.

Car malgré tous ces faux-fuyants, *Scènes de la vie conjugale* est une histoire d'amour. C'est d'ailleurs une des plus grandes qualités de cette mise en scène que d'avoir réussi à faire passer le sentiment amoureux. Le rythme du texte et du jeu crée de façon admirable une sensation de tournis et de roulis dans laquelle on voit les personnages s'enliser mais dont on sait qu'ils sortiront soudain, marquant la fin d'une séquence.

D'ailleurs, c'est ce qui différencie le plus le film de son adaptation théâtrale. Dans le film réalisé par Bergman en 1973, la mise en scène, appuyée par des cadrages très serrés, met l'accent sur la sensation d'étouffement, d'intimité viciée où on ne respire plus. Le spectateur est placé au cœur des déchirements comme un enfant qui en entend trop mais continue tout de même à écouter. Dans la production du TPQ, le choix de l'adresse directe au spectateur pour annoncer chaque scène installe certes une complicité entre les comédiens et la salle, mais crée une distance entre le texte, les personnages et le spectateur. Nous sommes d'office interpellés comme témoins et parfois même comme arbitres de cette joute conjugale en plusieurs parties. Dans le film, au contraire, c'est moins la

chorégraphie du déchirement amoureux qui est perceptible que la force des émotions — leur violence aussi — et la douleur de la femme et de l'homme.

Du rôle de participant-voyeur à celui de témoin-arbitre, le spectateur du film et celui du théâtre sont aussi différents que le scénario du film l'est de son adaptation théâtrale. Il n'est pas question ici de dire que le film est meilleur ou moins bon que l'adaptation théâtrale, mais il me semble toujours intéressant de voir comment ces deux médias servent différemment un même sujet, un même échange dialogué.

En terminant, il est important de souligner combien cet échange-déchirement amoureux est d'actualité mais combien le texte de Bergman a mal vieilli. Sa mise en scène cinématographique reste intacte, datée... de 1973 ! Par contre, le texte transposé au théâtre aujourd'hui sonnait par moments un peu faux et le décalage de générations était fort sensible et transformait par moments ce beau texte en un drame bourgeois démodé. Pourquoi forcer l'universalité, la contemporanéité d'un texte en l'habillant à la mode d'aujourd'hui, quand il est en soi marqué du sceau d'une dynamique amoureuse qui s'abreuve certes à des thèmes universels, mais qui date néanmoins d'une autre époque ? Et cette autre époque, pourquoi ne pas la montrer et la laisser, comme Marianne et Johann, parler à son tour ?

**Isabelle Raynauld**

## « Le Songe d'une nuit d'été »

Texte de William Shakespeare ; traduction : Normand Charette. Mise en scène : Robert Lepage, assisté de Philippe Soldevila ; décors : Carl Filion ; costumes : Isabelle Larivière ; éclairages : Sonoyo Nishikawa ; musique : Pierre Brousseau ; maquillages : Élane Pearson et Claudie Gagnon. Avec Bertrand Alain (Starveling, Moutarde, un valet), Jacques Baril (Démétrius), Daniel Bélanger (Chrysalide, un valet), Bobby Beshro (Snout, Petit Pois, un valet), Sylvie Cantin (Hélène), Simone Chartrand (Hermia), Tony Conte (Obéron, Thésée), Julien Forcier (Égée), Marie-Thérèse Fortin (Hippolyta, Titania), Jacques-Henri Gagnon (Bottom), Angela Laurier (Puck, Philostrate), Jacques Leblanc (Quince), Jules Philip (Snug, Araignée, un valet), Rychard Thériault (Flûte) et Réjean Vallée (Lysandre). Production du Théâtre du Trident, en collaboration avec le Grand Théâtre de Québec et Ex Machina, présentée du 3 octobre au 4 novembre 1995.

### Dans les eaux d'Éros

Dans les entretiens réalisés par Rémy Charest, Robert Lepage dit qu'à défaut d'avoir les moyens, au Québec, d'explorer des idées de mise en scène en ateliers préparatoires, il choisit l'autre chemin, celui de « revenir au même texte le plus souvent possible<sup>1</sup> ». Aussi présentait-il, pour l'ouverture de la saison du Trident, sa troisième version du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Après la plateforme tournante au TNM, la boue au Théâtre National de Londres, c'est l'eau qui cette fois constitue l'élément princi-

1. Rémy Charest, *Robert Lepage : quelques zones de liberté*, Québec, L'instant même/Ex Machina, 1995, p. 136.